ANN BRASHARES

QUATRE FILLES ET UN JEAN POUR TOUJOURS

Pôle fiction

Pôle fiction

Du même auteur
chez Gallimard Jeunesse :

Quatre filles et un jean :

1. Quatre filles et un jean
2. Le deuxième été
3. Le troisième été
4. Le dernier été

Toi et moi à jamais

Trois amies pour la vie

L'amour dure plus qu'une vie

Ici et maintenant

Ann Brashares

Quatre filles et un jean, pour toujours

Traduit de l'américain
par Vanessa Rubio-Barreau

Gallimard

Quatre filles et un jean, pour toujours est une œuvre de fiction.
Les noms, les personnages, les lieux et les événements
sont le fruit de l'imagination de l'auteur
ou sont utilisés de façon fictive.
Toute ressemblance avec des événements,
des lieux ou des personnages réels, morts ou vivants,
n'est que pure coïncidence.

Remerciements reconnaissants
à la Liveright Publishing Corporation
pour la permission de reproduire trois lignes
de « I like my body when it is with your »
par e. e. cummings, extrait de *Complete Poems : 1904-1962*
par e. e. cummings,
publié par George J. Firmage, © 1923, 1925, 1951, 1953, 1991,
conseil d'administration
du e. e. cummings Trust, © 1976, George James Firmage.
Utilisé avec la permission de
la Liveright Publishing Corporation.

Titre original : *Sisterhood Everlasting*
Édition originale publiée aux États-Unis par Random House,
une marque de The Random House Publishing Group,
un département de Random House, Inc., New York.

Pour mes trois formidables frères,
Beau, Justin et Ben Brashares,
de tout mon cœur.
Nous ne sommes pas quatre filles,
mais presque…

Si tu ne mets
pas trop longtemps,
Je t'attendrai ici
toute ma vie.

Oscar Wilde

Prologue

Il était une fois quatre femmes enceintes qui s'étaient rencontrées dans une salle de gym. Sans rire, c'est ainsi que ça a commencé. Ces belles femmes rondes et sportives avec leurs bandeaux en mousse autour du front attendaient toutes des filles, qui devaient naître vers le mois de septembre. Quatre filles qui se sont connues bébés, sont devenues des jeunes filles, puis des femmes. Inséparables, comme des sœurs.

Nous, les « filles de septembre », nous n'avons aucun lien de sang mais nous sommes comme des quadruplées. Et notre relation tient compte de notre ordre de naissance, même si nous avons à peu près le même âge.

Lena est l'aînée. Responsable, obéissante, désintéressée, aussi ponctuelle qu'un métronome – et pas toujours très rigolote, il faut bien

l'avouer. Elle sait prendre soin des autres. Elle sait réagir en adulte. Elle sait être sérieuse… mais oublier un peu de l'être, ça, elle ne sait pas.

Je reconnais que moi, Carmen, j'ai un caractère de petite dernière typique – accentué par le fait que j'ai longtemps été fille unique. Je suis d'un égoïsme sans bornes quand je m'y mets. Je peux être une vraie peste capricieuse et insupportable, mais je suis d'une loyauté sans faille. Fidèle à ce que nous sommes et à notre pacte. Je voue un véritable culte à notre petit groupe et à ses traditions. Je ne suis pas cool, vous l'avez bien compris. Mais parfois, j'ai un peu l'impression d'être la mascotte : le type qui sue sous son déguisement en peluche, en agitant son énorme tête de nounours pendant les matches de foot. Quand il s'agit de nous quatre, je me donne à fond.

Bee est l'enfant du milieu, libre comme l'air. Elle se moque de ce que pensent les autres – même ceux qu'elle aime. Elle ne connaît pas la peur, elle laisse ça à ses amies. Elle est libre de se lancer dans la course, libre de se battre, libre d'échouer et d'en rire. Elle peut se montrer imprudente car elle a moins à perdre. Cela fait longtemps qu'elle n'a plus de mère. Elle est tellement forte qu'on oublie parfois qu'elle peut se faire mal. On la voit soudain tituber et on s'aperçoit bien avant elle qu'elle a besoin

d'aide. Alors, on est de tout cœur avec elle. Elle ne sent pas sa propre douleur, mais elle est sensible à celle des autres.

Tibby est la deuxième enfant du milieu, la plus jeune. Un peu en retrait, elle observe. La gamine silencieuse au milieu d'une grande famille irlandaise, qui récupère les vêtements déjà portés par ses aînés. Parfois cynique, elle juge au premier coup d'œil et fait preuve d'une ironie dévastatrice. Mais elle peut aussi, comme le disait fort justement une de nos vieilles amies, « changer d'avis ». Elle a un don pour mettre au jour les mensonges – ceux qu'on sert aux autres comme ceux qu'on se raconte à soi-même. Tout ça pour protéger un cœur hypersensible. Nous ne faisons que rarement les frais de sa langue acérée. Au contraire, elle s'en sert pour nous faire rire ; elle met sa finesse au service de son art dans les scénarios qu'elle écrit, les courts-métrages qu'elle réalise. Dommage que personne ne se soit décidé à les produire. Parfois, sa vivacité d'esprit s'adoucit pour devenir sagesse. Oui, c'est ce qu'elle nous apporte, sa sagesse.

À une époque de notre vie, notre amitié s'est cristallisée autour d'un jean que nous nous échangions. Sérieusement… un jean ! Nous l'avions baptisé le jean magique et, selon la légende, il avait le pouvoir de faire le lien entre nous quand nous étions séparées.

Nous l'avons perdu en Grèce il y a dix ans pile. Vous vous demandez comment nous nous sommes débrouillées pour rester en relation depuis. Bonne question…

L'amitié résiste mal au temps qui passe. Ce n'est pas une révélation. Ma mère m'a dit un jour qu'une bonne famille, c'était celle qu'on quittait facilement, parce que c'est le but des enfants : partir vivre leur vie. Je me suis souvent demandé si c'était pareil pour l'amitié. Car entre nous, ce n'est pas ça du tout. Nous ne savons pas nous quitter. Et je suis encore pire que les autres. Je reste plantée là, à me cacher les yeux pour ne pas voir les autres qui s'en vont, en attendant qu'on soit de nouveau réunies.

Pour faire une prairie,
prenez un trèfle
et une seule abeille,
Un seul trèfle,
et une abeille,
Et la rêverie.
La rêverie seule suffira,
Si l'on manque d'abeilles.

Emily Dickinson

Traduction Françoise Delphy, Flammarion, 2009, Paris.

Carmen se revoyait encore à treize ans, son numéro de *Girls* dans une main et son crayon khôl dans l'autre, déclarer très solennellement à Tibby qu'elle pourrait passer sa vie à se faire maquiller et coiffer comme une star.

Eh bien, tout compte fait, elle en avait assez. En ce matin d'octobre, dans son camion-loge garé au beau milieu de Manhattan, tandis que deux filles nommées respectivement Rita et Geneviève s'affairaient autour d'elle, l'une pour lui faire son énième brushing, l'autre pour lui étaler une millième couche de fond de teint, Carmen comprit qu'on finissait par se lasser de tout.

C'était vrai. Elle avait même lu un article à ce sujet dans le magazine *Time*.

– On peut même se lasser du chocolat, *mamá*, avait-elle affirmé la veille au soir au téléphone.

Sa mère avait reniflé, pas convaincue.

– En tout cas, c'est ce qu'ils disent.

Tourner une série télé, même une série plutôt pas mal et assez populaire, impliquait de passer plusieurs heures devant le miroir de la loge pour jouer quelques minutes devant la caméra. Et même quand on était maquillée – temporairement, bien entendu, car il y a toujours des retouches –, on patientait encore pas mal de temps en sirotant des cappuccinos. C'était le secret le mieux gardé de l'industrie du petit écran : on s'y ennuyait à mourir.

D'accord, Carmen n'avait pas le premier rôle. Elle jouait l'agent spécial Lara Brennan dans *Enquêtes criminelles*. Elle faisait une brève apparition sur la scène de crime dans presque tous les épisodes et témoignait parfois à la barre.

– Lève les yeux, ordonna Geneviève en brandissant sa brosse à mascara.

En général, Carmen n'avait pas besoin qu'on lui dise quoi faire. Elle savait comment se positionner pour qu'on lui applique le mascara cil à cil. Elle tenait à participer, de peur de finir comme les pauvres poupées qu'elle avait martyrisées enfant.

Elle examina sa coiffure dans le miroir. Elle n'aurait jamais pensé se lasser de ça non plus. Elle plissa les yeux. Ses mèches étaient un peu trop cuivrées, d'une teinte un peu trop vive, cette fois. Elle aurait préféré un ton plus foncé,

mais le metteur en scène n'était pas d'accord. Sans doute parce que son personnage s'appelait Brennan et non Garcia.

Elle tripota son téléphone, cherchant qui elle pourrait bien appeler. Elle avait déjà eu Lena une fois et son agent deux. Elle pensa un instant à Tibby, par pur réflexe de loyauté. Depuis que son amie avait suivi Brian en Australie deux ans auparavant, Carmen avait abandonné tout espoir de la joindre en personne. Tibby était partie subitement, en toute hâte… et franchement loin. Les seize heures de décalage horaire constituaient un véritable obstacle. Et puis, elle ne s'était pas installée tout de suite. Quand elle avait eu un numéro de fixe, Carmen avait déjà renoncé à l'appeler. Les appels internationaux entre portables étaient toujours chaotiques, surtout du côté de Tibby. Carmen s'était dit qu'elles reprendraient contact dans quelques semaines, le mois prochain, au printemps. Elle caressait aussi l'idée de lui rendre visite. Au mois de juin dernier, elle avait même fixé une date de départ, Bee et Lena étaient partantes. Mais quand elle avait prévenu Tibby par mail, celle-ci lui avait répondu avec plus d'empressement que d'habitude : « Ce n'est pas le bon moment. »

Une fois n'est pas coutume, Carmen l'avait pris pour elle. « J'ai fait quelque chose qui ne t'a pas plu ? » avait-elle demandé par retour de mail.

« Non, non, Carma, ça n’a rien à voir avec toi. Mais je suis un peu débordée. Bientôt, promis. J’ai vraiment hâte de vous retrouver, Lenny, Bee et toi. »

Oui, il y avait Bee, aussi. Carmen ne l’avait pas vue depuis son bref passage à New York pour Noël. Par moments, elles se parlaient presque tous les jours – enfin, quand Bee n’avait pas perdu son portable ou oublié de régler la facture. Lorsqu’elle était au téléphone avec elle, Carmen ne voyait pas le temps passer. Mais elle hésitait à l’appeler maintenant. Elles étaient un peu en froid depuis quelques semaines. Depuis que Bee avait traité Jones de gros nase.

Pour être parfaitement honnête, elle n’avait pas lancé de but en blanc : « Ton fiancé est un gros nase. » En fait, c’était Carmen elle-même qui l’avait traité de gros nase et Bee avait aussitôt acquiescé. Sauf que Carmen en avait le droit puisqu’elle allait épouser le gros nase en question.

Son portable sonna, lui épargnant finalement d’avoir à choisir. Elle prit immédiatement l’appel. Elle avait déjà ses écouteurs dans les oreilles. Elle était une des rares personnes de sa connaissance à décrocher *avant* de regarder de qui il s’agissait.

– Salut, *baby*.

– Salut, Jones.

– Toujours au maquillage ?

– Ouaip.

Jones était de la partie, il savait comment ça se passait. Et il l'avait déjà eue au téléphone une demi-heure auparavant.

– Tu tournes jusqu'à quelle heure ce soir ?

– Sept heures et demie, d'après Steven.

– Essaie de partir un peu plus tôt, si tu peux, et rejoins-moi directement au Mandarin. C'est la répétition avant le grand gala en faveur d'Haïti. Il faut au moins que tu y fasses un saut.

– Je ne vois pas ce que ma présence changera à la situation en Haïti, répliqua-t-elle.

Ils avaient déjà trois galas de charité dans la semaine.

– Je ne m'inquiète pas pour Haïti, fit-il comme si elle était idiote. Les Shaw nous ont invités et je ne voudrais pas les froisser. Elle va sûrement passer directrice de production l'an prochain. On sera sortis à huit heures. Personne ne va rester jusqu'à la fin.

– Ah oui, bien sûr.

Carmen avait beau être plutôt cynique, elle ne l'était jamais assez. Quelle idée de s'imaginer qu'ils allaient à ce gala pour les Haïtiens et non pour les Shaw ! Si Jones ne l'avait pas éclairée, elle aurait sûrement fait partie de ces crétins qui pensaient faire une bonne action en restant jusqu'au bout.

C'était délicat d'évoluer dans ces sphères. Carmen y était parvenue avec un certain brio,